

Fatima Daas

LA PETITE DERNIÈRE

Roman

NOTAB/LIA

Je m'appelle Fatima.
Je porte le nom d'un personnage symbolique en islam.
Je porte un nom auquel il faut rendre honneur.
Un nom qu'il ne faut pas « salir », comme on dit
chez moi.
Chez moi, salir, c'est déshonorer. *Wassekh*, en arabe
algérien.
On dit *darja*, *darija*, pour dire dialecte.

Wassekh : salir, foutre la merde, noircir.
C'est comme « se rapprocher » en français, c'est
polysémique.

Ma mère utilisait le même mot pour me dire que
j'avais sali mes vêtements, le même mot quand elle ren-
trait à la maison et qu'elle trouvait son Royaume en
mauvais état.

Son Royaume : la cuisine.
Là où l'on ne pouvait pas mettre les pieds ni la main.

Ma mère détestait que les choses ne soient pas
remises à leur place.
Il y avait des codes dans la cuisine, comme partout
ailleurs, il fallait les connaître, les respecter et les suivre.

Si l'on n'en était pas capable, on devait se tenir à l'écart du Royaume.

Parmi les phrases que ma mère répétait souvent, il y avait celle-ci : *Makèñch li ghawèn, fi hadi dar, izzèdolèk.*

Ça sonnait comme une punchline à mon oreille.

« Il n'y a personne pour t'aider dans cette maison, mais on t'en rajoute. »

En tordant mes orteils dans mes chaussettes hautes, je rétorquais souvent la même chose.

– Il faut me le dire si tu as besoin d'aide, je ne suis pas voyante, je ne peux pas le deviner.

À quoi ma mère répondait du tac au tac qu'elle n'avait pas besoin de « notre » aide. Elle prenait bien soin de dire « notre », une manière de rendre son reproche collectif, d'éviter que je ne le prenne personnellement, que je ne me sente attaquée.

Ma mère a commencé à cuisiner à l'âge de quatorze ans.

D'abord, des choses qu'elle nomme *sabline* : faciles.

Du couscous, de la *tchouktchouka*, du *djouwèz*, des tajines d'agneau aux pruneaux, des tajines de poulet aux olives.

À quatorze ans, je ne savais pas faire mon lit.

À vingt ans, je ne savais pas repasser une chemise.

À vingt-huit ans, je ne savais pas faire de pâtes au beurre.

Je n'aimais pas me retrouver dans la cuisine, sauf pour manger.

J'aimais bien manger, mais pas n'importe quoi.

Ma mère cuisinait pour toute la famille.

Elle élaborait des menus en fonction de nos caprices.

Je refusais la viande, j'avais du poisson ; mon père ne pouvait pas faire sans, son assiette n'en manquait pas.

Si Dounia, ma grande sœur, avait envie de frites plutôt que d'un repas traditionnel, elle l'obtenait.

D'aussi loin que je me souviens, je vois ma mère dans la cuisine, les mains abîmées par le froid, les joues en creux, en train de dessiner un bonhomme avec du ketchup sur mes pâtes, décorer le dessert, préparer le thé, ranger les poêles dans le four.

Il ne me reste qu'une seule image : nos pieds sous la table, la tête dans notre assiette.

Ma mère aux fourneaux, la dernière à s'installer.

Le Royaume de Kamar Daas, ce n'était pas mon espace.

Je m'appelle Fatima Daas.

Je porte le nom d'une Clichoise qui voyage de l'autre côté du périph pour poursuivre ses études.

C'est à la gare du Raincy-Villemomble que j'attrape le journal *Direct Matin* avant de prendre le train de huit heures trente-trois. Je lèche mon doigt pour faire défiler les pages efficacement. Page 31, en grand titre : Se détendre.

En bas de la météo, je trouve mon horoscope.

Je lis, sur le quai, mon horoscope de la journée et celui de la semaine.

Si tu veux pouvoir supporter la vie, sois prêt à accepter la mort (Sigmund Freud).

Votre climat astral : Ne vous minez pas si vous ne pouvez pas rendre service à tous ceux qui vous le demandent, pensez à vous ! Réfléchissez avant de vous lancer dans des projets de grande ampleur, ne confondez pas votre optimisme avec forme olympique.

TRAVAIL : Il faudra prendre des décisions énergiques. Votre réalisme sera largement votre meilleur atout aujourd'hui.

AMOUR : Si vous êtes en couple, faites attention de ne pas décourager votre conjoint par vos demandes excessives.

*Si vous êtes seule, vous pourrez rêver au prince charmant,
mais ne vous attendez pas à le croiser au coin de la rue.*

Je parcours ensuite les malheurs du monde en essayant de renoncer au désir d'observer les personnes dans le train.

Pas un jour ne passe sans que des passagers refusent d'avancer dans les couloirs. Le matin, je répète la même formule pas magique : « Pouvez-vous avancer, s'il vous plaît ? Il y a des personnes qui souhaitent aller au travail, comme vous. »

En fin de journée, je change de ton.

Je supprime volontairement les marques de politesse.

Ces passagers qui n'avancent pas dans les couloirs sont les mêmes qui s'apprêtent à descendre aux deux prochaines stations : à Bondy ou à Noisy-le-Sec.

Leur astuce : rester postés près des portes de sortie pour ne pas rater leur arrêt.

Dans le bus, je veille à ce que la femme avec son enfant, la femme enceinte, la femme âgée ait une place.

Je porte mon attention exclusivement sur les femmes.

Je me sens obligée de jouer à la justicière, de défendre les autres, de parler à leur place, de porter leurs paroles, de les rassurer, de les sauver.

Je n'ai sauvé personne, ni Nina ni ma mère.

Ni même ma propre personne.

Nina avait raison.

C'est malsain de vouloir sauver le monde.

Je m'appelle Fatima Daas, mais je suis née en France, dans le 78, à Saint-Germain-en-Laye.

Je viens au monde par césarienne à la clinique Saint-Germain dans la rue de la Baronne-Gérard.

Césarienne, du latin *caedere* : « tailler » ; « couper ».
Incision de l'utérus.

Après ma naissance, à trente ans, ma mère fait un infarctus.

Je m'en veux d'être née.

On m'extraît du ventre de ma mère à l'aube.

Je ne nais pas asthmatique.

Je le deviens.

J'entre officiellement dans la catégorie des asthmatiques allergiques à l'âge de deux ans.

À l'adolescence, j'entends pour la première fois le mot « sévère » pour qualifier mon infirmité.

Je comprends à dix-sept ans que je suis porteuse d'une maladie invisible.

Mon plus long séjour à l'hôpital dure six semaines.

Ma sœur Dounia dit que je suis une éponge.

Il m'a fallu du temps pour savoir que mes crises respiratoires pouvaient être déclenchées par des émotions.

Je dois suivre un traitement médical, régulier, à vie.

Seretide : deux fois par jour, une bouffée le matin,
une bouffée le soir.

Inorial : un comprimé le matin.

Singulair : un comprimé le soir.

Ventoline : en cas de gêne respiratoire.

Je m'appelle Fatima.

Fatima est la plus jeune des filles du dernier prophète, Mohammed – *Salla Allah alayhi wa salam*, paix et salut sur lui –, et de sa première femme, Khadidja.

Je m'appelle Fatima.

Dieu seul sait si je porte bien mon prénom.

Si je ne le salis pas.

Fatima signifie « petite chamelle sevrée ».

Sevrer, en arabe : *fatm*.

Cesser l'allaitement d'un bébé ou d'un jeune animal pour le faire passer à une nouvelle alimentation. Se sentir frustré, séparer quelqu'un de quelque chose ou quelque chose de quelqu'un ou quelqu'un de quelqu'un.

Comme Fatima, j'aurais dû avoir trois sœurs.

Une de mes sœurs perd la vie quelques heures après sa naissance.

Elle s'appelait Soumya.

Fatima est désignée par son père comme la plus noble des femmes du paradis.

Le prophète Mohammed – que la paix de Dieu et Ses bénédictions soient sur lui – a dit un jour : « Fatima

est une partie de moi, celui qui lui porte atteinte me porte atteinte. »

Mon père ne dirait pas une chose pareille.

Mon père ne me dit plus grand-chose.

Je m'appelle Fatima.
Je suis une petite chamelle sevrée.
Je suis la *mazoziya*, la dernière.
La petite dernière.
Avant moi, il y a trois filles.
Mon père espérait que je serais un garçon.
Pendant l'enfance, il m'appelle *wlidi*, « mon petit fils ».
Pourtant, il doit m'appeler *benti*, ma fille.
Il dit souvent : « Tu n'es pas ma fille. »
Pour me rassurer, je comprends que je suis son fils.

Ma mère m'habille jusqu'à mes douze ans.
Elle me fait porter des robes à fleurs, des jupes patineuses, des ballerines, j'ai des serre-tête de différentes couleurs, en forme de couronnes.

Toutes les petites filles ne veulent pas être des princesses, maman.

Je déteste tout ce qui se rapporte au monde des filles tel que ma mère me le présente, mais je ne le conscientise pas encore.

Mon père m'accompagne à l'école, parfois.
Il ne vérifie pas mes devoirs.
Il ne me demande pas ce que j'ai appris.
Il compte sur ma mère pour le faire.

Ma mère dit souvent : « Je fais mon *wajeb*. »
Le *wajeb* : le rôle.
Son rôle de mère.

Un rôle : fonction remplie par quelqu'un ; attribution assignée à une institution. Ensemble de normes et d'attentes qui régissent le comportement d'un individu, du fait de son statut social ou de sa fonction dans un groupe.

Mon père ne parle pas de son *wajeb*.

Ma mère préfère que je mette des brassières plutôt que des soutiens-gorge, elle trouve ça moins « précipité ».

Elle ne veut pas non plus que je m'épile.

Dounia lui dit de m'autoriser à m'épiler sous les bras, au moins, en attendant que je grandisse.

Elle répète que j'ai le temps pour ça.

Avant l'adolescence, mon père me chantait des chansons.

Il me racontait des histoires, aussi.

Loundja ! Loundja, la princesse aux cheveux d'or.

Mon père commençait toujours son histoire par : Il était une fois.

Il était une fois Loundja.

Une princesse emprisonnée depuis toute petite par *el ghoula*, l'ogresse, dans la plus haute tour de sa forteresse où il n'y avait ni porte ni fenêtre. L'ogresse utilisait les longs cheveux de Loundja pour escalader la tour.

Un soir, sans grande surprise, un prince la découvre.

Il tombe amoureux. Il revient la sauver. Il l'épouse.

Comme dans beaucoup d'histoires, Loundja et le prince se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Ce que j'aimais le plus, c'était le temps que mon père prenait pour décrire avec précision les longs cheveux dorés de Loundja.

Quand il ne me racontait pas l'histoire de Loundja, il retraçait le récit du prophète Youssef – *Alayi Salem*, que le salut soit sur lui.

Il insistait sur l'anecdote des frères du prophète. Rongés par la jalousie, ils avaient décidé de jeter Youssef dans les profondeurs d'un puits.

Mon père me chuchotait à l'oreille : « *Balak yiderolek kima Youssef.* » Attention que tes sœurs ne te fassent pas la même chose !

J'avais du mal à faire la différence entre l'humour et les mises en garde de mon père.

En début d'après-midi s'imposait l'épisode de la sieste.

Je faisais des crises pour qu'on ne m'oblige pas à dormir.

Puis, j'ai fini par comprendre que pour avoir ce que je désirais, il fallait ruser.

J'avais trouvé l'astuce. Sans larmoiement, sans même dépenser d'énergie.

Et ça fonctionnait à chaque fois.

Mon père m'emmenait dans le salon, on s'allongeait côte à côte devant la télé, ma tête sur son épaule. Ma main sur sa tête.

C'est mon père qui s'endormait le premier.

Il faisait la sieste que je devais faire.

Je rejoignais Dounia et Hanane qui jouaient dans le jardin.

Ma mère était encore dans la cuisine.

Je m'appelle Fatima.

Je suis asthmatique allergique.

Les médecins disent que je ne prends pas « sérieusement » mon traitement.

Il m'arrive d'oublier mon traitement.

De décider d'arrêter de le prendre à cause des effets indésirables.

De décider d'arrêter de le prendre pour d'autres raisons.

À l'inverse, de ne pas respecter les doses prescrites, d'inhaler plusieurs bouffées de Ventoline, ce qui provoque de la tachycardie.

J'ingurgite les mêmes médicaments, plusieurs fois par jour, depuis le début de ma vie, et cela risque de s'étendre dans le temps.

Ils disent qu'oublier mon traitement, c'est refuser de prendre soin de moi, de mon corps, de ma santé.

« Ils » : ceux qui ont essayé de me faire comprendre ma maladie, que je ne comprends pas.

Pneumologues, médecins, infirmiers, kinés.

Je pense à Monique Lebrun, mon médecin traitant, qui m'a accompagnée pendant dix ans, jusqu'à ce qu'elle parte à la retraite.

Elle, celles et ceux que j'ai croisés dans les hôpitaux avec leurs blouses blanches ou bleues, celles et ceux qui m'ont appris à respirer correctement, comme les autres.

– Tu es prête ? Allez, on y va. Inspire par le nez en remplissant tes poumons d'air. Maintenant, expire par la bouche, voilà, tout doucement. Voilà, c'est ça, comme ça, très bien, ma belle.

Je détestais qu'on m'appelle « ma belle ».

Les trois quarts du temps, en consultation, je ne comprends rien à ce que dit Monique. J'ai l'impression qu'elle est restée bloquée au XIX^e siècle.

Elle cite Baudelaire et Rimbaud.

Elle parle la même langue qu'eux.

Docteur Lebrun porte des chemises qu'elle boutonne en entier.

Je n'arrive pas à apercevoir son cou.

Je l'imagine alors.

Je suis incapable de m'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs à sa poitrine qui retombe.

Impossible de distinguer ses seins ronds de son ventre mou.

Ses lunettes restent suspendues comme un collier autour de son cou.

Elle a les mains qui tremblent quand elle me donne mon ordonnance.

Le 24 novembre, Monique décide d'augmenter les doses de mon traitement.

Passage obligatoire du Seretide Diskus 250 au Seretide Diskus 500.

Je m'appelle Fatima Daas.
Je suis française.
Je suis d'origine algérienne.
Mes parents et mes deux grandes sœurs sont nés en Algérie.

Je suis rebeu, donc musulmane.
Ma mère est musulmane.
Mon père est musulman.
Mes sœurs, Dounia et Hanane, sont musulmanes.
Nous sommes une famille d'Arabes musulmans.
Nous aurions dû être une famille de six Arabes musulmans.

La première fois que ma mère me parle de la mort de notre grande sœur, Soumya, je lui dis que Soumya a de la chance.

Dans la religion musulmane, si un enfant meurt, il accède au paradis.

Alors je priaïis pour être une Soumya moi aussi.

Je savais que je n'allais pas être ce qu'on appelle une bonne, une vraie musulmane.

Ma mère dit qu'on naît musulman.

Je crois pourtant que je me suis convertie.

Je crois que je continue à me convertir à l'islam.

J'essaie d'être au plus proche de ma religion, de m'en approcher, d'en faire *a way of life*, un mode de vie.

J'aime me retrouver sur mon tapis de prière, sentir mon front sur le sol, me voir prosternée, soumise à Dieu, L'implorer, me sentir minuscule face à Sa grandeur, à Son amour, à Son omniprésence.

[...]